

Le Samedi

VOL. II.—NO. 16.

MONTREAL 27 SEPTEMBRE 1890.

PAR ANNEE \$2.50.
LE NUMERO, 5 CTS.

LE MENUET



(VOIR PAGES 6, 8, 9 ET 11.)

LE TRIOMPHE DE NOS GRAND'MERES

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 27 SEPTEMBRE 1890.

CHASSE-SPLEEN

Au lieu d'admirer, la femme compare.

Faites une erreur, on rira ; faites-en faire aux autres, on applaudira.

Les spirités n'ont jamais pu faire tourner une table de multiplication.

Un monsieur marié désire changer une tête croche pour un piano droit.

Un monsieur désire échanger un volume de fumée pour un volume de poésie.

Lusignan est l'homme le plus féroce du Canada : il va jusqu'à châtier le style.

Je n'ai jamais compris pourquoi un homme qui a des tubes d'Hercule dans l'estomac est sujet aux extinctions de voix.

Le sultan donne à l'univers entier le spectacle de la patience la plus admirable. On n'a jamais pu faire sortir la Sublime Porte de ses gonds.

"Les centaures, disait un père à son jeune fils, ce sont des êtres imaginaires inventés par la fable et dont la race est maintenant éteinte."

Le génie est comme un chien de race qui trouve tout au flair, alors que le talent ressemble à ces lévriers qui ne courent que sur ce qu'ils voient.

Quand un voleur trompe un autre voleur, le diable en rit, dit le proverbe ; c'est ce qui explique pourquoi il est permis de prendre un escalier dérobé

La Revue intitulée l'Atlantic contient un article remarquable d'Olive Thorne Miller, intitulé : Chronique de trois Rois. Mais l'auteur néglige de dire s'ils ont emporté le Jack pot.

Il y a un homme bien malheureux sur la rue Ste Catherine. Il a le nez si retroussé qu'il ne sait jamais quand il devrait manger du clou de girofle avant d'entrer à la maison.

Une jeune américaine demande un de ces fameux chiens de Sarah Bernhardt qui parcourent les montagnes de la Suisse à la recherche des voyageurs enfouis sous la neige.

Un libraire qui annonçait la mise en vente d'un livre intitulé : "Conseils aux femmes laides" n'a pu se débarrasser que d'un volume en dix semaines ; encore c'est parce que le malheureux volume avait été volé.

Un de nos grands confrères annonçait gravement l'autre jour, qu'on demandait : "Une femme pour blanchir, repasser et traire une ou deux vaches." Nous comprenons qu'on ait besoin de faire traire une vache, mais la blanchir et la repasser ! C'est du pur sybarisme.

Sur un husting : "Messieurs, mon candidat est au-dessus du soupçon comme la femme de Putiphar." Et le lendemain, le même orateur disait, pour exprimer jusqu'à quel point il faut être particulier pour les œufs, qu'un œuf à la coque doit être comme la femme de César : ne pas sentir.

Les savants prétendent que le plus long des rêves ne dure pas plus d'une minute. Or, l'autre jour, nous avons, en dormant, dégringolé un précipice de 15,000 pieds, et l'un de nos collègues du SAMEDI, nous racontait que dans la même nuit, il avait été poursuivi pendant deux heures sur le toit de l'église Notre-Dame, par une meute de créanciers. Ce n'est pas à nous que les savants pourront en montrer sur la question.

LA CAUSE DU MAL

Nazardent.—La boisson, ce n'est pas ça qui fait mal ; ce qui tue, c'est de boire entre deux coups.

LA VÉRITÉ, TOUTE LA VÉRITÉ

Avocat.—Maintenant, témoin, venez de déclarer que l'homme que vous avez vu avait l'air d'un gentilhomme. Voulez-vous avoir la bonté de dire au jury ce qui, dans votre appréciation, constitue un gentilhomme ?

Témoin.—Bien... un gentilhomme... c'est quoi... comme qui...

Avocat.—Je n'ai besoin ni de vos qui, ni de vos quoi. Vous êtes sous serment, monsieur ; et sur ce serment, je vous demande, si dans cette cour vous pouvez m'indiquer une personne qui ressemble à un gentilhomme ?

Témoin.—Certainement que je le puis, mais ôtez-vous de devant moi ; vous n'êtes pas transparent.

Avocat.—Allez vous asseoir.

ENCOURAGEMENT



Au parc Lépine :
Pariour.—Maldiction ! Mon cheval est encore battu. Je suis ruiné.

Colporteur sympathique.—Ruiné ! Un homme ne dit jamais cela. Regardez-moi. J'ai été ruiné trois ou quatre fois. Ce matin encore, je n'avais pas une tôle dans ma poche ; et vous me voyez maintenant !

MOTS D'ENFANTS

Le maître, (qui vient de lire un passage de l'histoire sainte).—Maintenant, mes enfants, dites-moi qui fut le plus frappé de douleur lorsqu'Absolon fut pendu à l'arbre par les cheveux ?
Joe, (6 ans).—Absolon, monsieur.

Catherine.—Maman, Suzanne vient de tomber de la voiture de son papa et s'est gravement blessé.

Maman.—Vrai !

Catherine.—Oh ! oui ; le docteur a dit qu'elle avait une fraction composée dans le bras.

Lucie, (à bord du bateau de la Baie des Chaleurs).—Oh ! maman, je suis bien malade ; dis donc à la mer de se coucher.

Papa.—Lisa, tu devrais bien te corriger ; tu n'as pas idée comme ça me fait de la peine lorsque j'entends ta mère te gronder !

Lisa.—Tu as tort, papa, je ne suis pas si sensible que ça ; la moitié du temps je n'entends pas ce que maman me dit.

Tom.—Pardon, madame, combien que vous vendez ces gateaux ?

Marchande.—Mon petit homme, je t'en donnerai six pour cinq cents.

Tom, (calculant à demi-voix).—Six pour cinq ! Ça fait cinq pour quatre, quatre pour trois, trois pour deux, deux pour un, et un pour..... rien. Madame, j'en prendrai un.

Louis, (à table et à son voisin).—Monsieur Pipe en bois, êtes-vous aveugle ?

Pipenbois.—Non, mon ami ; pourquoi fais-tu cette question ?

Louis.—Oh ! pour rien. Seulement, ma sœur disait que vous ouvrirez les yeux quand vous aurez épousé la fille aux Bouchencœur.

P'tit Pat, (entrant chez le pharmacien une bouteille vide).—Donnez-moi pour cinq cents de ar-niaque ?

Pharmacien.—Qu'est-ce que tu veux ? est-ce de l'arnica ou de l'ammoniaque ?

P'tit Pat, (réfléchissant, puis se dirigeant vers la porte).—Je ne sais pas. (Revenant soudainement tout rayonnant). Dites donc, monsieur, qu'est-ce que vous prendriez si votre femme vous donnait une dégelée sur la tête avec un pied de table, pour faire disparaître l'enflure ?

Pharmacien.—De l'arnica.

P'tit Pat.—Alors, donnez-moi pour cinq cents d'arnica.

PIÈCE A CONVICTION

Madame.—Il pleut et madame Livarut voudrait bien s'en aller ; je n'ai pas d'autre parapluie que mon neuf de cinq piastres. Puis-je lui prêter le tien ?

Monsieur.—Je ne pense pas ; le seul que je possède porte le nom de son mari gravé en toutes lettres sur le manche.

SANS EXIGENCE

Juge.—Prisonnier, vous êtes accusé d'avoir commis une offense très grave. Avez-vous un avocat ?

Prisonnier.—Non, Votre Honneur.

Juge.—Vous est-il possible d'en retener un ?

Prisonnier.—Non, Votre Honneur.

Juge.—Désirez-vous être défendu par un homme de loi ?

Prisonnier.—Pas particulièrement.

Juge.—Que comptez-vous faire, alors ?

Prisonnier (d'un ton ennuyé).—Je commence à en avoir assez de cette affaire-là ; il y a trop longtemps qu'elle dure ; et en autant que je suis concerné, je suis parfaitement consentant à ce qu'elle soit rayée du rôle.

TOUT DÉPEND DES CIRCONSTANCES



I
Il n'y a pas de doute qu'une foule de gens à idées sobres ont cru voir un chi-nois cherchant un sou sur le trottoir.

II
Mais il est aussi certain que Boitsausoij qui a l'imagination toujours allumée a vu autre chose.

POÉSIE POLYGLOTTE

Nos nombreux lecteurs qui savent le grec, le latin, l'allemand, l'anglais et le français se trouveront en pays de connaissance dans le morceau suivant :

In tempus old a hero lived,
Qui loved puellas deux ;
He no pouvait pas quite to say,
Which one amabat mieux.

Dit-il en lui-même un beau matin,
" Non possum both avoir,
Sed si address Amanda Ann,
Then Kate and I have war.

Amanda habet argent coin,
Sed Kate has aureas curls ;
Et both sunt very agatha
Et quite formose girls."

Enfin the youthful anthropos,
Philom the dua maids,
Resolved preponere ad Kate,
Avant cet evening's shades.

Proceedens then to Kate's domo,
Il trouve Amanda there,
Kai quite forgot his late resolves,
Both sunt so goodly fair.

Sed smiling on the new tapis,
Between puellas twain,
Capit to tell his love à Kate
Dans un poétique strain.

Mais, glancing ever et anon
At fair Amanda's eyes,
Illa non possunt dicere
Pro which he meant his sighs.

Each virgo heard the demi-vow,
With cheeks as rouge as wine,
And offring each a milk-white hand,
Both whispered, " Ich him dein."

RÉCOMPENSE MÉRITÉE

James Gordon Bennett, le propriétaire du *New-York Herald*, fait de temps à autre une visite dans ses ateliers. Il arrive sans être annoncé, entre deux voyages, et sa manière d'examiner, de critiquer, de blamer et surtout de réorganiser les bureaux et les ateliers est redoutée de tous les employés.

Lors d'une de ses visites, un pressier, employé dans l'établissement depuis sa création, ouvrier consciencieux, mais aimant un peu trop la bouteille, avait la figure ornée du plus bel œil au beurre noir qu'on ait vu depuis longtemps. Peu désireux de subir un interrogatoire de la part du grand patron, il ne trouva d'autre moyen pour cacher les traces d'un combat homérique peut-être, mais peu glorieux, que de se passer le rouleau à encre sur le côté de la figure qu'il voulait dissimuler.

M. Bennett s'arrêta devant l'ouvrier demi-nègre, resta pensif quelques secondes puis s'adressant au directeur des ateliers :

"M. Hays lui dit-il, vous augmenterez de \$3 par semaine le salaire de cet ouvrier, c'est le seul homme dont l'apparence indique un travail honnête et consciencieux."

PAR FIL PRIVÉ

Un jardinier des environs de New-York emporte avec lui, chaque fois qu'il va au marché, un certain nombre de pigeons voyageurs. Quand il reçoit un ordre important qu'il ne peut remplir sur place, il envoie un pigeon à la maison. Le dernier ordre envoyé, pour le compte d'un grand hôtel était : Pigeons et petits pois pour deux cents convives !

LA GALETTE ET LE PAIN

(FABLE)

La galette faisait à Bébé les doux yeux ;
Le pain le regardait de son air sérieux.
—Viens donc, cher enfant, je suis la galette :
Goûte que j'ai bon goût, vois comme je feuillète !
Ce gros rustaud là n'est que le pain ;
On mange à peine ça quand on se meurt de faim.
—Va, friand, dit le pain, mords à cette doucette,
Tu ne reviendras ce soir ou demain.
Et Bébé passe fier sa galette à la main.

Quand il a bien couru, bien joué sa journée,
Bébé revient à la maison,
Maman ! Maman ! J'ai faim ! — Ah ! le pauvre garçon !
La maman est dehors, la galette enfermée.
Mais le pain rit là-bas ; vite ! un bon gros morceau !
Hum ! qu'est-ce auprès de ça, que galette et gâteau !
Du pain, de l'appétit, de la soif, de l'eau claire,
C'est encore le plus fin régal qu'on puisse faire.

SIGNE DE TRAHISON

Maman — Julia, tu as encore du pain d'épices autour de la bouche ; je t'avais pourtant défendu d'en manger. Tu te ruineras la santé avec ça.

Julia. — Mais, maman, je n'en ai pas mangé ; à preuve, c'est que je viens de faire une promenade avec Charles.

Maman. — Je te le disais bien qu'il n'était pas si jeune qu'il en a l'air, et qu'il se teint la moustache.

OH ! LES HOMMES !

Cuisinière. — Le meilleurs des hommes ne vaut pas grand chose ! ils sont tous faux, fourbes et sans cœur.

Femme de chambre. — Qu'est-ce qui vous prend, Marianne ? Vous devenez féroce ; vous n'étiez pas ainsi il y a quelques jours.

Cuisinière. — Je parle par expérience aujourd'hui. Je me doutais déjà de la trahison des hommes ; aussi pour me garer j'avais trois cavaliers. Je ne sais comment ils l'ont su ; et que croyez-vous qu'ils ont fait ? Au lieu de l'un d'eux cherche à évincer les deux autres, ils m'ont lachée tous les trois. Qu'est ce que vous dites de cela comme fidélité.

L'EMPLOYÉ

Suivre tous les matins une route semblable,
Qu'il fasse beau, qu'il vente ou qu'il pleuve à torrents ;
Aux mêmes carrefours, trouver les mêmes gens
Qu'entraîne comme vous la routine implacable ;

User sa vie et ses habits tout doucement
Sur un même fauteuil, devant la même table ;
Aspirer à vieillir ; de l'heure interminable
Attendre, résigné, le tardif tintement ;

Étaler devant soi papier, dossier, volume,
Trompe-l'œil d'un argus ; dix fois plonger sa plume
Dans l'encre au moindre bruit ; bâiller, chasser en vain.

Le sommeil qui vous suit ; partir, le cerveau vide ;
Et puis recommencer ainsi le lendemain ;
Telle est de l'employé l'existence stupide.

GEORGES GILLET.

TROP D'APPROBATION

Orateur. — Oui, messieurs, mon adversaire est écrasé ; voyez-le, il reste là, non seulement sans parole, mais silencieux et muet.

Un loustic (dans la foule). — Oui et il ne dit pas un mot.

MALADIE HEUREUSE

Gloutonneau. — Docteur, je suis bien malade, j'ai perdu mon appétit.

Docteur. — Tant mieux et tâchez de ne la pas le retrouver ; sans ça vous êtes un homme mort.

UN DUO

Homme de police (à un musicien ambulancier). — Vous n'avez pas le droit de jouer ici ; accompagnez-moi !

Musicien. — Volontiers, que voulez-vous que je joue ?

UTILITÉ DES VIEUX CHAPEAUX

1er Duce. — Comment, toi, si élégant avant ton mariage, tu sors avec un chapeau rapé, défoncé, une loque !

2e Duce. — Un talisman, mon bon ! Belle maman a juré ses grands dieux qu'elle ne sortirait jamais avec moi, tant que je le porterai.

IL SERA PENDU

Mademoiselle Quarantaine (ni jeune ni jolie, mais parfaitement acariâtre). — Ce jeune Hector de Courdot m'ennuie au possible, je ne sais comment m'en débarrasser.

Mademoiselle Eglantine. — Epousez-le.

Mademoiselle Quarantaine. — Non, j'aimerais mieux le voir pendu.

Mademoiselle Eglantine. — C'est tout comme ; épousez-le, et je vous assure qu'il se pendra avant longtemps.

UN HOMME CONCILIANT

Bouleau. — Rouleau je vais te vendre mon cheval.

Rouleau. — Je n'en n'ai nul besoin.

Bouleau. — Tu n'as jamais vu un cheval pareil pour son prix. Dix milles à l'heure toute la journée.

Rouleau. Combien ?

Bouleau. — \$125. C'est pour rien.

Rouleau (après un rapide examen). — Prends-tu vingt-cinq piastres ?

Bouleau. — C'est parceque c'est toi, et que je ne veux pas qu'on dise qu'un difficulté s'est élevée entre nous pour un misérable cent piastres. Prend la bête.



LA CURIOSITÉ EST UN GRAND DÉFAUT... POUR DES SOURIS

LETTRE A MA MARRAINE

—O bonne Laure, ma marraine,
Pour moi reprenez votre laine
Et la fine aiguille d'acier
A qui l'on doit tant de merveilles :
Brodiez-moi des nules pareilles
Au chef-d'œuvre de l'an dernier.

Les premières sont trop âgées :
Je traîne leurs fleurs effrangées
Dans les salles que je parcours.
Hélas ! ainsi s'en vont les choses !
Pour les pantoufles et les roses,
Marraine, les printemps sont courts.

Vous le savez, je n'aime guère
Ces pantoufles de goût vulgaire,
Sans arabesques ni dessins :
Il me faut de la fantaisie,
Toutes les couleurs de l'Asie,
Tous les caprices africains.

J'abhorre les blasons barbares
Avec les bandes et les barres,
Les créneaux sur un pan de mur,
Les chefs cousus et les merlettes,
Les galères et les levrettes,
Les fonds de vair, les fonds d'azur.

Ah ! marraine, un sujet sublime,
Un sujet qu'entre tous j'estime,
C'est un chat plus noir que le jais,
Grave comme un vieux diplomate
Et, sur un tapis écarlate,
Rêvant à ses nombreux hauts faits.

Rappelez-vous Misouf, marraine,
Misouf, le chat d'un noir d'ébène.
—Oh ! pourquoi Misouf est-il mort ?—
Tel qu'un pédant de la Sorbonne,
Il marchait, levant son œil jaune,
Son œil mêlé de pers et d'or.

Toujours en habit de dimanche,
Il lissait son étoile blanche
Et soignait ses quatre pieds blancs.
Quand on caressait son dos sombre,
On voyait tout à coup dans l'ombre
Jaillir des points étincelants.

J'ai bien longtemps pleuré sa perte,
Sa place sur la housse verte
Est vide et froide. Le fauteuil,
Le chenet de cuivre, l'alcôve,
Le banc sous la vigne et la mauve,
Pauvre Misouf, portent ton deuil !

Il ne va plus, au clair de lune,
Comme autrefois chercher fortune.
Où donc est ce don Juan des toits,
Mon chat noir aux prunelles vives,
L'ami de mes heures oisives,
Le roi des chats, le chat des rois !

O bonne Laure, ma marraine,
Pour moi reprenez votre laine
Et la fine aiguille d'acier
A qui l'on doit tant de merveilles :
Brodiez-moi des nules pareilles
Au chef-d'œuvre de l'an dernier.

MARC AMANIEUX.

NOS CHERIS



I

Joseph rendu par sa sœur



II

Pauv par son père



III

Jure de se venger.



IV

—Il y a, dit-il, promesse de mariage entre la toque de ma sœur et le dossier de ce fauteuil.



V

—Et le beau de Julie peut arriver maintenant. Il ne se fera pas deux mariages dans la même journée.



IV

Le fait est que les relations de ce couple amoureux ne tiennent plus qu'à un cheveu.

MODESTIE GRAMMATICALE

Bigo. act.—Pour moi, celui qui écrit d'une manière illisible, ne le fait que parcequ'il croit que ceux qui le lisent ont le désir de le déchiffrer. C'est un signe certain d'orgueil et de présomption.

Scribblor.—Pas toujours, c'est quelquefois chez l'écrivain, le signe irrécusable de la modestie.

Bigornet.—Modestie ! A propos de quoi ?
Scribblor.—A propos de son orthographe.

FAUSSE ALARME

Prédicateur (voulant une bonne fois réveiller ceux de ses paroissiens qui avaient pris l'habitude de dormir à ses sermons).—Au feu ! au feu !

Les dormeurs (en sursaut).—Où ? où ?

Prédicateur.—Là, en dessous. Il y en a assez pour consumer tous ceux qui dorment à l'église.

TRÉSOR CACHÉ

(Correspondance officielle.)

Août 1890.

Ma chère amie,

Comme vous le pensez, il nous est difficile dans notre pays de bois, loin de toute civilisation, de trouver un bon précepteur pour nos enfants. A Montréal, au contraire, les professeurs ne manquent pas. Cherchez m'en donc un. Je le désirerais entre 25 et 30 ans, bien élevé, instruit, religieux et honorable, d'un caractère doux, mais ferme, de manières élégantes.

S'il est causeur spirituel, musicien et quelque peu dessinateur cela n'en sera que mieux. Je me fie entièrement à vous et j'attends une réponse aussi promptement que possible, etc., etc.

Votre affectionnée,

LUCIE.

A madame veuve Cœurjolie.

Montréal, Sept 1890.

Ma chère Lucie,

Excusez moi si je n'ai encore répondu à votre demande. La perle que vous cherchez est rare, mais vous pouvez être assurée qu'aussitôt que j'aurai trouvé le parfait précepteur que vous désirez, je... l'épouserai

Votre dévouée,

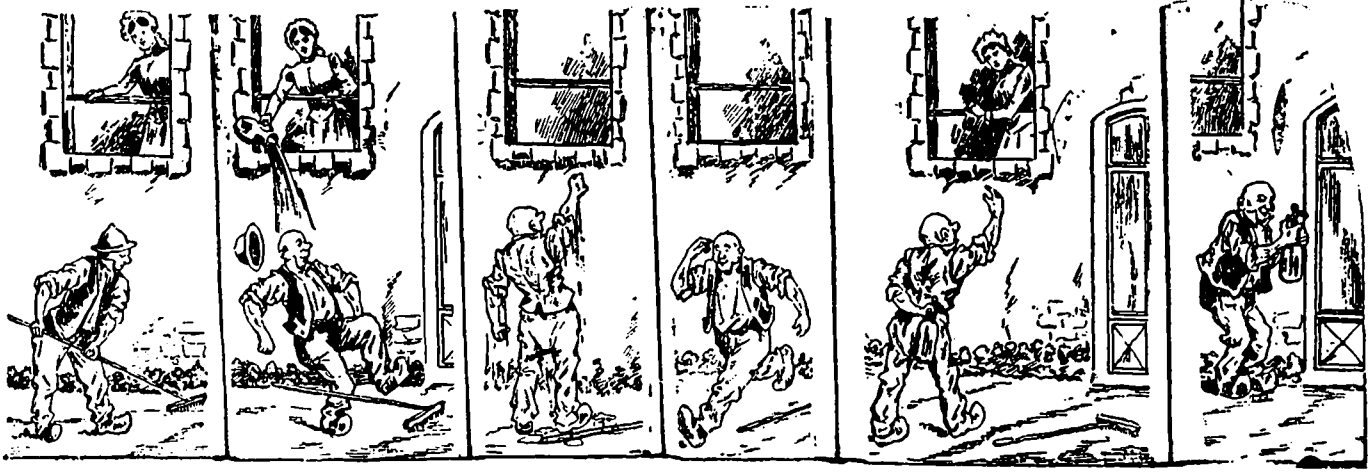
LUMINA.

NOS CHERIS



Il est aussi difficile à un riche d'entrer dans le ciel qu'à un lot d'enfants sur un percheron d'entrer dans l'enfer.

LES DERNIERS BEAUX JOURS DE JARDINAGE



I François catelait avec amour

II Quand Micheline par pure amitié lui jeta un pot d'eau sur la tête.

III Après le premier mouvement de colère

IV François eut son idée.

V --Hôlà, dit-il, Micheline, madame vous demande ici.

VI Et s'armant d'un siphon bien chargé d'eau de seltz pour la recevoir au passage...

SANCTA SIMPLICITAS

Edouard enfilait dans le parterre De frais liserons pour sa sœur, Il appela Georges, son frère, Qui la chérit de tout son cœur.

Tous deux, d'accord avec la bonne, Qui s'était assise auprès d'eux, Dirent : " Tressons une couronne Pour encadrer ses blonds cheveux ! "

Quand madame fut arrivée, On courut vers elle en chantant. La couronne était achevée. Elle orna le front de l'enfant. Et la mère fut attendrie Devant ce tableau ravissant : Bébé rose, tête fleurie, Qui souriait en l'embrassant.

Edouard dit à la gouvernante : " Je veux qu'on lui fasse en satin Une blanche robe éclatante, Qu'on lui mettra demain matin.

" Nous irons tous dans la clairière ; Sur la pelouse on s'assiera ; Madeleine, en pleine lumière, Vers les arbres s'envolera ! "

Georges, dans un profond silence, Approuvait, -- mais il avait peur, En regardant le ciel immense, D'y perdre pour toujours sa sœur.

" Nous devrions, sous les aisselles, Dit-il, passer deux cordons blancs, Afin de retenir ses ailes Et de modérer ses élans."

La mignonne fut habillée, Le lendemain, fort gentiment ; Dans la prairie ensolillée, On porta le bébé charmant ;

Conché sous le tremblant feuillage, Ce séjour lui sembla si doux Qu'il dit en son naïf langage : " Moi, je veux rester avec vous ! "

GILLOTIN.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

Voisin.—Ma pauvre dame, j'ai une mauvaise nouvelle, bien mauvaise nouvelle à vous annoncer. Votre mari a été tué ce matin par une explosion de dynamite, et son docteur qui lui causait à ce moment a été tué aussi.

Voisine.—Oh ! que je suis malheureuse ! Et le docteur aussi ? Tiens ! Mais alors si son médecin y était, il n'y aura pas d'enquête ; c'est ça qui me fait plaisir.

DIFFÉRENCE D'HEURE

Madame Grinchedouble.—Et quand je pense que voilà vingt ans que cette vie dure ! maudite soit l'heure où je me suis mariée !

Monsieur G. (avec douceur).—Ne parle pas ainsi, ma bonne amie, de la seule heure supportable que j'aie passée pendant ces vingt dernières années.



VII Il en inonda... son propre jardin.

VIII Quant à Micheline, elle sera seule à rire, parce qu'François reçoit son congé.

USÉ ET CONNU

Roublardin (entrant précipitamment dans un magasin).—Est-ce que je peux me servir de votre téléphone une minute ?

Employé.—Certainement.

Roublardin.—Hello ! Hello ! No. 6200. Est-ce toi, Emilie ? Bien. Dis-donc, j'ai laissé mon portemonnaie sur le piano... le vois-tu... ? Bien, serre-le bien, il y a cinquante piastres dedans... Suis bien content, je croyais l'avoir perdu dans la rue... Dis-donc, faut-il toujours t'acheter ces bottines... ? Oui ; mais tu sais, je n'ai pas le sou sur moi... je vais emprunter un cinq piastres, alors, pour ne pas te désappointer... A bientôt, chérie. (S'adressant à l'employé). Vous avez entendu ce que j'ai dit, vous ne pourriez pas me prêter un cinq piastres ?

Employé.—Pense pas ; (lui montrant la porte) filez.

Roublardin.—Est-ce que le toar a déjà été employé ?

Employé.—Oui.

Roublardin.—Vous avez déjà été pincé ?

Employé.—Oui.

Roublardin.—Curieux ! J'ai pourtant du talent !... N'importe, je file.

AMÉNITÉS MATRIMONIALES

Lui.—Je regrette profondément de n'avoir fait votre connaissance qu'après être devenu veuf.

Elle.—Que voulez-vous dire ?

Lui.—Rien, sinon que j'aurais aimé que vous eussiez été ma première femme.

Elle.—Pourquoi ?

Lui.—Parce qu'une autre femme serait maintenant la mienne, ma chère.

POÈME RUSTIQUE

I

Quand il eut dix-huit ans, Jean fut las du latin : Il rêva de blé mûr et de laude fleurie. Cœur tendre, il chérissait la petite patrie Où le ciel est moins vaste et le but plus certain.

Il partit du collège. Et le père, très grave : —Tu n'en sais pas assez, mais puisque tu le veux, Tant pis ! Dieu t'a donné deux bras forts et nerveux, Mon fils, prends la charrue et le fouet : touche en brave !

Et, depuis ce jour-là, Jean, dans les sillons verts, Solide labourer, s'en va d'un pied agile ; Il s'arrête parfois pour réciter Virgile, Et le chant des oiseaux se mêle au chant des vers.

—Car il aime toujours ta savante harmonie, Poète, ta beauté simple et vraie ; et souvent Il alla par les bois solitaire et rêvant, En lui-même écoutant l'écho de ton génie.

II

Un soir, et nous étions alors deux écoliers, Jean me dit : " J'ai laissé, là-bas, sous le feuillage, Mon petit nid d'enfant, mon tout petit village, La maison paternelle aux vieux murs familiers.

" Si tu voyais ! Surtout quand les moissons sont mûres, C'est charmant ; les sentiers sont étroits et très doux, Et l'on va lentement au milieu des murmures Que les abeilles d'or font les froments roux.

" Avec mon toit de paille où poussent des fleurs jaunes, Sous des chênes géants, c'est la vieille maison. O charme ! le verger sent bon la fenaison, Les grands arbres ont vu jouer les derniers faunes.

" Et l'église ! les murs sont très vieux et très laids, Mais elle a dans les prés des sources merveilleuses. Par les fentes du toit des étoiles neigeuses Tombent pendant l'hiver. Ce n'est pas un palais !

" Mais quand Rose-Marie y vient à la grand'messe, Eclipsant en beauté les filles du manoir, Je ne vois que des trous d'azur au plafond noir ! Sous le portail fleuri j'ai reçu sa promesse."

III

Je l'ai revu depuis : il me prit par la main, Et je sentis mon âme un moment attendrie Quand j'aperçus, au bout du verdoyant chemin, Belle, et nous souriant de loin, Rose-Marie.

Oh ! la vieille maison ! Son rire jeune et frais L'emplissait tout entière et l'avait rajeunie. Là, mon ami vivait dans la simple harmonie Qui monte des cœurs purs, des champs et des forêts.

Mais une nappe blanche a recouvert la table ; Et tout en devisant de nos jeunes printemps Je respire à loisir le parfum de l'étable Dont la porte est ouverte ; et j'admire longtemps.

Un rayon qui s'y joue, et, vision difforme, Sur le seuil entr'ouvert posant sa tête énorme D'où le foin parfumé retombe en fils d'argent, Un bœuf qui me regarde et rumine en songeant.

LUD JAN.

LE RESPECT DE LA VÉRITÉ

Bruche.—Vous vous trompez, mon ami a un grand respect de la vérité.

Pluche.—Je le sais, il s'en tient à une respectueuse distance.

MENUET LOUIS XV

Quelques renseignements sont nécessaires pour l'explication de nos dessins. Les figures représentent toutes les positions des danseurs ; les plans indiquent l'ensemble des couples. La lettre C désigne les cavaliers, et la lettre D les dames.

NOTICE

Toutes les fois qu'il sera fait un salut par un cavalier et une révérence par une dame, il doit être fait auparavant un pas à droite ou à gauche, suivant qu'il sera indiqué dans la théorie. Bien faire attention à cette explication, car, dans certains cas, les numéros 3 et 4 ne font qu'un salut et une révérence, pendant que les numéros 1 et 2 en font deux.

Avoir soin de garder une position correcte et tenir les pieds en dehors.

Le pas, que l'on fait pendant toute la durée du menuet, est celui connu sous le nom de pas marché.

(Trois pas marchés ont la durée d'une mesure.)

Voici comment s'exécute ce pas :

Allonger le pied droit en avant, si c'est du pied droit que l'on commence, jambe tendue, pointe du pied en avant ; en même temps, ployer la jambe gauche.

1er temps.—Poser la pointe du pied droit à terre, et se relever.

2e temps.—Glisser la pointe du pied gauche devant le pied droit.

3e temps.—Glisser le pied droit devant le pied gauche.

Continuer la deuxième mesure en recommençant du pied gauche ce qui a été fait pour le pied droit.

THÉORIE DU MENUET

No. 1.—16 mesures.

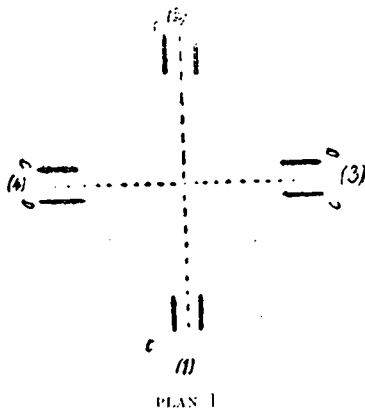
ENTRÉE

Pour se placer, former un quadrille croisé, les cavaliers faisant face à leurs dames (8 mesures) (fig. No 1, plan No 1).



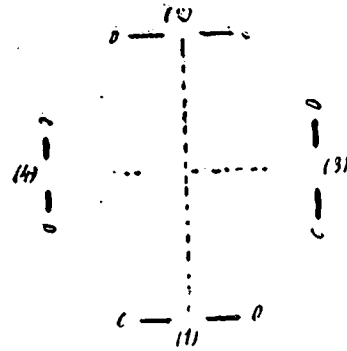
FIGURE 1

Salut et révérence à droite (2 mesures ou 6 pas.)
Salut et révérence à gauche (2 mesures ou 6 pas.)



PLAN 1

Les cavaliers allongent le bras droit en présentant la main à leur dame, et la dame allonge le bras gauche, en posant sa main sur celle de son cavalier, faisant face ainsi au couple de vis-à-vis (4 mesures) (plan No 2).



PLAN 2

No. 2.—16 mesures.

(Le cavalier commence du pied gauche, la dame du pied droit). Le couple 1 change de place avec le couple 2 (4 mesures).

Les cavaliers 1 et 2 font face à leurs dames ; salut et révérence à droite (2 mesures), salut et révérence à gauche (2 mesures).

A la troisième mesure, le couple 3 change de place avec le couple 4 (4 mesures). Les cavaliers 3 et 4 font face à leurs dames ; salut et révérence à gauche (2 mesures).

Après les saluts et révérences à gauche faits par les quatre couples, ils retournent à leur place en recommençant à faire ce qui a été fait pour les huit premières mesures (fig. No 2 et plan No 3).

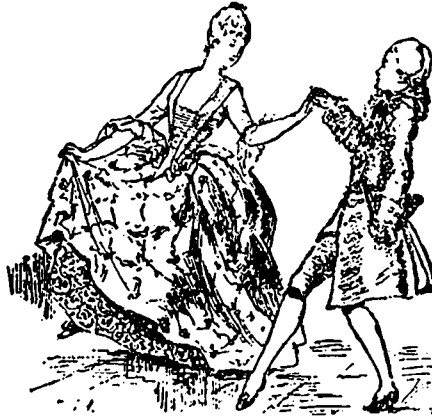
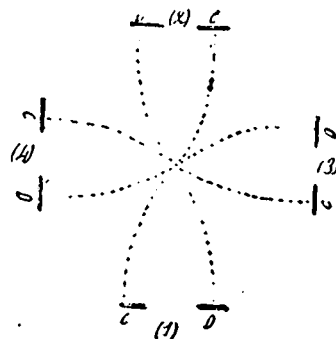


FIGURE 2



PLAN 3

No. 3.—8 mesures.

Chaque cavalier change de place avec sa dame en se donnant la main droite et partant du pied droit (2 mesures) ; salut et révérence à droite



FIGURE 3

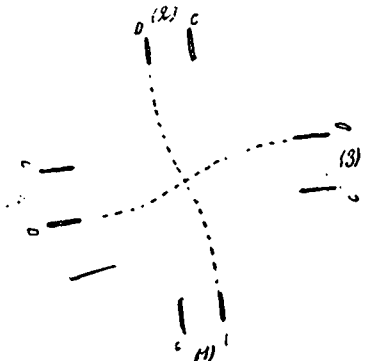
(2 mesures). Revenir à sa place main gauche, pied gauche (2 mesures) ; salut et révérence à gauche (2 mesures) fig. No. 3).

No. 4.—16 mesures.

Les cavaliers font face à leur dame. Les dames 1 et 2, en partant du pied droit et en se présentant la main droite, changent de place ensemble (4 mesures).

A la deuxième mesure, les cavaliers 1 et 2 partent du pied gauche et présentent leur main gauche à la dame du couple de vis-à-vis qui a remplacé leur dame, et chaque couple ainsi formé tourne sur place jusqu'à ce qu'il se trouve à la sienne propre. Salut et révérence à droite (2 mesures), salut et révérence à gauche (2 mesures).

A la troisième mesure, les couples 3 et 4 répètent ce qu'ont fait les couples 1 et 2 pour les quatre premières mesures (4 mesures), et terminent par salut et révérence à gauche (2 mesures) (plan du No. 4).



PLAN 4

Retourner à sa place en répétant les huit premières mesures (8 mesures).

No. 5.—8 mesures.

Chaque cavalier met le pied gauche derrière le pied droit et ploie les jambes.

Compter 1 temps en se relevant, et faire un pas de côté à gauche avec la jambe gauche, en portant le corps sur la jambe gauche et laissant la jambe droite allongée et la pointe du pied à terre.

2e et 3e temps.—Rester dans cette même position.

Pour le 4e temps, porter le pied droit derrière le pied gauche.

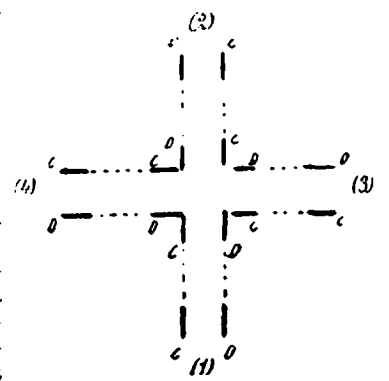
Pour le 5e temps, faire un pas de côté à gauche avec le pied gauche.

Pour le 6e temps, porter le pied droit devant le pied gauche (2 mesures).

Après ces deux mesures de pas ployé à gauche, faire un salut à gauche (2 mesures).

Pendant que le cavalier fait ces quatre mesures à gauche, la dame les fait en face de son cavalier, à droite.

¶ Pour retourner à sa place, répéter les mêmes pas, et inversement (4 mesures) (plan du No. 5).



PLAN 5

No. 6.—8 mesures.

Chaque cavalier allonge le pied gauche en avant, jambe tendue, pointe du pied à terre, et, avec sa main droite, prend la main gauche de sa

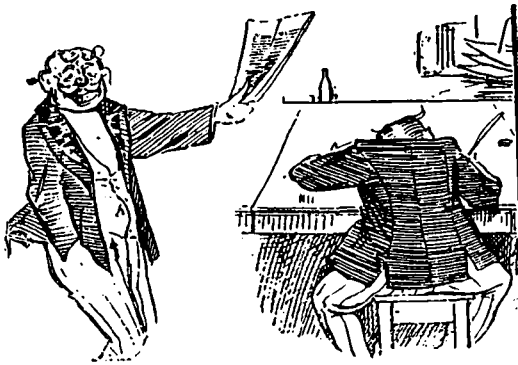


FIGURE 4

(Continuation page 11.)

AGENCES MATRIMONIALES

ZIGZAGS



I

—Hello, se dit Simpson, voilà une annonce superbe. Mademoiselle Serongnien, belle, jeune et riche !



II

J'écris tout de suite.



III

Saperlipopette, il vaut mieux que je n'y rende. Je n'y tiens plus.



IV

(Chez la dame.) Domestique en lièvre. Veuillez vous donner la peine d'entrer, monsieur.



V

Mlle Serongnien.—Oui, monsieur, c'est moi qui ai l'honneur de m'appeler de ce nom.

—Dis, grand papa ! Pourquoi que les petits moutons y mangent pas de viande ?

—Parcequ'ils aiment mieux l'herbe.

(Silence)—..... Dis, grand papa. Pourquoi les moutons y aiment mieux l'herbe ?

—Parce que... dame... parcequ'ils ont été créés pour ça, par le bon Dieu !

—Dis, grand papa ! Pourquoi ont-ils été créés pour ça ?

—Zuth!....

—Dis grand papa ! Pourquoi Zuth ?

LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

(Pour le SAMEDI)

UN PEU POUR RIRE

I

Entre Architecte et Propriétaire :

—Oui, oui, je comprends que le cas est fort embarrassant pour vous... Néanmoins, en prenant des moyens termes...

Le propriétaire sursautant :

—Jamais de la vie!... je n'accepte que les termes complets.

**

Un monsieur quinteux au Théâtre-Royal :

—Cet acteur est vraiment détestable ; il a l'air d'un hippopotame faisant la cour à un ange.

—En effet, mon ami, et cela me reporte aux quelques semaines qui ont précédé notre mariage. Monsieur essuie sa lorgnette.

**

B... a demandé le divorce, sous le prétexte qu'il était fou quand il s'est marié.

On le lui refuse, parce qu'il paraît que personne ne jouit de toutes ses facultés ce jour-là.

**

Au Théâtre-Royal :

—Voyez-vous cette grosse dame en face... j'essaie de l'avoir bien dans ma lorgnette ; mais... elle est trop large.

**

Victor L... rencontre sur la rue St Jacques deux amis de la campagne et les invite à dîner chez lui.

—Ce serait bien volontiers, mais nous sommes venus à Montréal pour nous amuser et, comme nous ne resterons que deux jours, nous n'avons pas de temps à perdre.

**

Un architecte explique ses plans à un propriétaire :

—Voici le plan de la façade, le balcon au deuxième, la galerie circulaire et...

—Et où doivent être les hypothèques, demande la jeune Antoinette, car papa dit qu'il y en aura deux...

—...!!!

**

Un jeune garçon de six ans, terminait ses prières en demandant à son Créateur de bénir sa tante, qui était dangereusement malade, par ces mots : "Ma tante demeure rue St André No 563, deuxième étage."

**

Dans un pensionnat de jeunes filles :

—Comme la classe doit finir dans quelques instants, dit l'institutrice, est-ce que quelqu'une d'entre vous a une question à faire ?

—Est-ce que Eve a beaucoup ri quand Adam est tombé ?

J. ALCIDE C...

Montréal, 18 septembre 1890.

II

PROVERBE-FABLE-EXPRESS

L'enfant qui s'oublie

Vers la fin d'un repas, sans se déboutonner, Un poupon eut soudain un oubli par mégarde.

Moralité

C'est de la moutarde Après diner

**

L'art dramatique et l'art culinaire

Un jour l'actrice Montalant
Voulant faire une soupe grasse
La rata

Moralité

De façon cocasse.

Ne forçons pas notre talent
Nous ne ferions rien avec grâce.

QUATRAINS

Sur une recette culinaire

Un soulier dans le bouillon
Ne peut jamais nuire,
Le cuir est exquis—si l'on
Veux le laisser cuire.

**

Sur un cynique

Dut la morale en crier,
Diogène comme
Une fille à marier,
Partout cherche un homme.

CALCHAS.

—Allons, bébé, n'aie pas peur, prend une orange, puisque le monsieur t'en offre.

—Rien qu'une?...

**

—Dis, Monsieur, as-tu tes rasoirs ? Montre-les, hein ?

—... Mes rasoirs ?

—Oui, puisque papa dis toujours quand tu arrives — Allons bon, nous allons être rasés toute la soirée.

**

—Pourquoi pleures-tu, mon petit ami ?

—Hi ! hi ! hi ! Je n'ai plus faim !...

—Mets en dans tes poches.

—Hi ! hi ! hi ! Elles sont pleines.

CALCHAS.

THÉÂTRE ROYAL

Le Théâtre Royal a fait les charmes de la société Montréalaise toute cette semaine.

On y a joué le mélodrame populaire, "The World Against Her," par Frank Harvey, et dans lequel Kate Claxton a eu beaucoup de succès. La troupe a été accueillie par les applaudissements de la foule. L'histoire de la pièce est connue, ayant déjà été représentée ici. Il suffit de dire que les costumes et les décors sont beaux, dispendieux et appropriés aux circonstances. Une grande partie du succès dépend de la manière dont le rôle de "Madge Carlton," la femme affligée, est rendu, et sous ce rapport, Mlle Agnes Wallace Villa réussit admirablement. Les rôles d'hommes sont remplis par MM. J. Benson, M. Murray, William Scott, J. W. Allen, Reddick Anderson et Horace James. Parmi les actrices figurent Mlle Deshou, Mlle Lucia Villa, Mme Chs. Howard, Mlle Mathilde Whitney, etc. Cette pièce sera représentée encore ce soir et cette après-midi. Il n'y a pas de doute qu'il y aura foule comme d'ailleurs tous les soirs de cette semaine ; car c'est une pièce vraiment charmante que tous les amateurs du beau aimeront à entendre.

LA THÉORIE DES ASSIMILATIONS



L'HISTOIRE DE SIGNOR PIATTI ET DE SON VIOLONCELLE

MENUET LOUIS XV

POUR PIANO

PAR M. E. ÉTESSE

PIANO

First system of musical notation for the Minuet, starting with a piano (p) dynamic marking. The music is in 3/4 time and features a treble and bass clef.

Second system of musical notation for the Minuet, featuring a mezzo-forte (mf) dynamic marking.

Third system of musical notation for the Minuet, including a section marked "Reprise ad libitum." with first and second endings indicated by 1^o and 2^o.

Fourth system of musical notation for the Minuet.

Fifth system of musical notation for the Minuet.

Sixth system of musical notation for the Minuet, ending with first and second endings for the finale, marked "1^o fois" and "2^o fois pour finir".

INTRODUCTION

TRIO

INTRODUCTION

TRIO

INTRODUCTION and TRIO sections of the Minuet, starting with a fortissimo (ff) dynamic marking.

First system of musical notation, consisting of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The music features a melodic line in the treble and a harmonic accompaniment in the bass.

Second system of musical notation, continuing the piece with similar melodic and harmonic textures.

Third system of musical notation, featuring a piano (*pp*) dynamic marking in the bass staff.

Fourth system of musical notation, including first and second endings marked with '1^o' and '2^o' above the treble staff.

Fifth system of musical notation, showing further development of the melodic and harmonic themes.

Sixth system of musical notation, featuring a *ritard* (ritardando) instruction in the bass staff.

Seventh system of musical notation, marked with **CODA** and a forte (*f*) dynamic marking in the treble staff.

Eighth system of musical notation, concluding the piece with a *rall* (rallentando) instruction in the bass staff.

UN SACRIFICE À LA SCIENCE



I
Pensionnaire galant. — Puis-je savoir où vous allez, mademoiselle ?
Dlle Elise, savante naturaliste. — Certainement, monsieur, je vais cueillir quelques plantes rares que j'ai remarquées hier.
Pensionnaire galant. — Alors, accordez-moi la faveur de porter votre panier.

II
(Deux heures plus tard.)
Dlle Elise. — Maintenant, monsieur Jules, je n'ai plus qu'à y ajouter ce tronc d'arbre pétrifié que nous avons vu il y a un instant, et nous retournons à l'hôtel.

PINCÉE DE CONSEILS

DOULEURS RHUMATISMALES

Prenez 3 onces d'huile d'amandes douces, $\frac{1}{3}$ once camphre, 16 once alcali volatil ; mêlez, agitez ; mettez quelques gouttes sur de la flanelle, et frottez les parties malades.

MAL DE GORGE

Quand le temps est brumeux et que vous êtes obligé de sortir le matin, prenez une infusion de thé noir très chaud.

Les hommes qui portent barbe et moustaches sont préservés de ce mal.

POMMADE ANTI-NÉVRALGIQUE

Frictionner avec un mélange de $\frac{1}{10}$ once d'extrait d'aconit, 3 gouttes d'ammoniaque et $\frac{1}{3}$ once d'axonge.

PURIFICATION DE L'EAU

Si l'eau est saumâtre, chargée d'animalcules, mélangez-y une solution d'acide citrique dans la proportion de 2 parties pour 2,000 parties d'eau. Au bout d'une minute, les animalcules seront tombés au fond ; vous décanterez l'eau.

MANIÈRE DE CONSERVER LES FLEURS

A la floraison des dernières roses en automne, coupez vos fleurs et cachez avec soin la tige avec de la cire.

Enfermez chaque bouton dans un cornet de papier dont vous collerez le haut, mais de manière que le papier ne touche pas.

Suspendez les cornets dans un endroit sec et obscur. Quand vous voudrez vous servir des fleurs, ouvrez les cornets, coupez l'extrémité des queues, et placez dans l'eau froide pendant quelques heures.

MOYEN DE CONSERVER LES FLEURS DANS L'EAU

Les dernières fleurs de l'automne se gardent assez longtemps dans l'eau. Vous arriverez à un meilleur effet en ajoutant à l'eau un peu de sel ammoniac. Un autre moyen, c'est de tremper la fleur dans une eau gommée très limpide.

FILTRATION ET ASSAINISSEMENT DE L'EAU

Si l'eau est trouble, filtrez à travers une pierre poreuse qui retient les matières en suspension, ou encore à travers un papier à filtre dont on fait un cornet, ou bien encore en plaçant à l'ouverture du récipient une éponge.

Pour filtrer de grandes quantités d'eau, il faut faire traverser à l'eau une couche de sable placée dans un appareil.

Quand votre eau de citerne ou l'eau des mares a mauvais goût, purifiez-la en la filtrant à travers un lit de charbon.

Aérez-la aussi en la transvasant de haut d'un vase dans un autre.

On renouvelle de temps en temps le charbon et l'éponge des filtres.

PROCÉDÉ POUR PRENDRE L'EMPREINTE DES PLANTES

Desséchez et aplatissez la plante dans du papier non collé, et appliquez sur la surface une couche d'aniline dissoute dans l'alcool.

Faites tremper votre papier dans l'eau, épongez-le avec du papier buvard et placez-le sur une surface unie, la plante dessus.

Couvrez d'un papier fort et tampez.

Vous pouvez tirer ainsi plusieurs épreuves.

GUÉRISON DES PLANTES MALADES

Plantez dans de la terre neuve la plante malade. Remuez la terre sans blesser les racines et arrosez abondamment avec de l'eau bouillante.

Vous détruisez ainsi les substances acides qui empêchent le développement des racines.

Au bout de quelque temps, la végétation se rétablit, et les pousses reprennent.

CULTURE DES PLANTES DANS LA MOUSSE

On emploie une caisse avec de la mousse pure débarrassée de toute matière étrangère, et on la maintient toujours à l'état humide.

Semez ou plantez à l'époque appropriée.

MANIÈRE DE COLLER LE PARCHEMIN SUR LE BOIS

Mouillez le parchemin avec de l'alcool, et, pendant qu'il est encore humide, enduisez de colle forte ou de colle de farine. Appliquez ensuite, et l'adhérence sera parfaite.

RESTAURATION DE L'ÉCRITURE EFFACÉE PAR L'HUMIDITÉ

Passez sur le papier une brosse trempée dans de l'acide chlorhydrique étendu d'eau. Quand le papier est humecté, passez une solution de prussiate jaune de potasse, l'écriture reparaitra.

Ayez, toutefois, soin de ne pas frotter fort.

Passez dans l'eau pure, et laissez sécher entre deux feuilles de papier buvard.

CONSERVATION DES COUVERTURES DE LIVRES

Couvrez les livres reliés en toile d'une couche de vernis copal. Ce procédé peut servir pour les bâches, sacs, cartons, etc.

PRÉSERVATION DES CHAUSSURES DE CHASSE CONTRE L'HUMIDITÉ

Faites fondre de la cire jaune, du saindoux, du miel ; retirez du feu et ajoutez essence de térébenthine, moitié de la quantité précédente. Chauffez légèrement les souliers, et passez au pinceau votre mélange.

CONSERVATION DE L'AROME DU CAFÉ

Lorsque votre café est grillé, saupoudrez le de sucre en poudre dans le brûloir même, que vous refermerez en l'agitant.

Cette opération arrête la dilatation et conserve l'arôme.

GUÉRISON DU VIN

Les vins vieux ont quelquefois de l'amertume. Mêlez au vin nouveau même crû.

Pour le goût de fût, changez-le avec un peu d'huile d'olive.

MOYEN DE GARANTIR LES TAPISSERIES DES MITES

Faites bouillir de la gomme arabique avec de la coloquinte et de l'eau pendant une demi-heure. Tendez vos tapisseries et enduisez-les de la mixture à l'aide d'un pinceau.

Vous pouvez laver pendant l'été dans une décoction de coloquinte.

PROCÉDÉ POUR RECONNAÎTRE LE MÉLANGE DU COTON DANS LA TOILE

Mettez un petit morceau de toile dans une dissolution de potasse caustique bouillante pendant deux minutes, et placez-le ensuite entre deux feuilles de papier buvard.

Tirez les fils : ceux de lin sont devenus jaunes.

MOYEN DE REPASSER A NEUF

Composez l'empois suivant : $1\frac{1}{2}$ pinte d'amidon bouilli, 3 onces de silicate de potasse, 1 once de gomme et 2 onces de sucre blanc.

EMPOIS POUR LE LINGE

1 pinte d'eau, $1\frac{1}{2}$ once d'amidon bien délayé. Ajoutez, fondu à part dans l'eau tiède $\frac{1}{2}$ once de borax.

MOYEN DE RECONNAÎTRE SI LES ÉTOFFES DE SOIE SONT DE BONNE QUALITÉ

Pliez et appuyez sur le pli. Si le pli s'efface ensuite, c'est que la soie est de bonne qualité.

PEINTURE SUR SOIE

Faites dissoudre dans de l'eau égale quantité de gomme et d'alun en poudre. Mouillez avec ce mélange les deux côtés de la soie.

Collez par les bords votre soie sur un carton pour qu'elle sèche, et peignez.

En employant la bière au lieu d'eau, ou du fiel de bœuf, les couleurs se conservent.

LE TIRE-BOUCHON RÉVÉLATEUR

— Jean, toutes les lames de ton canif sont rouillées, il n'y a que ton tire-bouchon qui est luisant comme s'il était neuf.

(Suite de page 6.)

dame en l'élevant un peu au-dessus des épaules et en arrière ; la dame allonge le pied droit en ayant la jambe tendue.

Dans cette position, chaque couple fait un balancé.

Compter un temps en portant les mains en

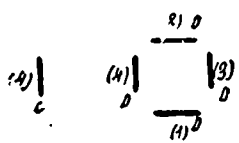


FIGURE 5

avant ; le cavalier remplace le pied gauche par le pied droit dans la position qu'avait le pied gauche et fait un pas à gauche avec ce dernier :

(2) c

il est fait inversement pour la dame ; on continue en reprenant sa place primitive (2 mesures), ceci se fait une deuxième fois (2 mesures).



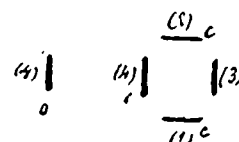
PLAN 6

Les cavaliers conduisent leurs dames au centre (2 mesures) et font un salut et révérence (2 mesures) (1er et 2e plan d'abord ; puis figure 4 et figure 5, plan 6).

No. 7. - 8 mesures.

Les cavaliers changent de place avec leurs dames en se donnant la main droite et partant du pied droit (2 mesures) ; salut et révérence (2 mesures) (plan du No 7).

(2) d

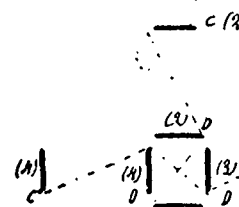


PLAN 7

Chacun retourne à sa place en partant du pied gauche et en se donnant la main gauche (2 mesures) ; salut et révérence à gauche (2 mesures).

No. 8. - 16 mesures.

Les cavaliers 1 et 2 changent de place ensemble en partant du pied droit et donnant la main droite à la dame ; ils continuent à aller en avant en se donnant la main gauche, puis la main droite à la dame qui tourne sur place en donnant la même main que présente le cavalier. Chacun des deux cavaliers a pris ainsi la place du cavalier de vis-à-vis (4 mesures) salut et révérence à droite (2 mesures), salut et révérence à gauche (2 mesures).



PLAN 8

A la troisième mesure, les couples 3 et 4 font les quatre premières mesures des couples 1 et 2 (4 mesures) et terminent par salut et révérence à gauche (2 mesures).

Retourner à sa place en répétant les huit mesures déjà faites (8 mesures) (plan du No 8).

No. 9. - 16 mesures.

Les cavaliers croisent le pied droit, jambe tendue, devant le pied gauche et avec la main droite assez élevée en se regardant, prennent la main droite de leurs dames qui sont dans la même position qu'eux et font un balancé.



FIGURE 6

Compter un temps lorsqu'on a changé de main et porté le pied gauche, croise et jambe tendue, devant le pied droit. On continue en reprenant la première position (2 mesures) ; ceci se fait une deuxième fois (2 mesures) (fig. 6).

Les cavaliers avec la main droite, prennent la main droite de leurs dames et leur font faire une pirouette en élevant la main et faisant faire un tour sur place à droite à la dame (2 mesures) ; salut et révérence à droite (2 mesures) (fig. 7).



FIGURE 7

Les cavaliers, avec la main droite, prennent la main droite de leurs dames, tournent sur place jusqu'à ce qu'ils se trouvent à leur place primitive (4 mesures) ; salut et révérence à droite (2 mesures), salut et révérence à gauche (2 mesures) (plan du No 6 et 1er plan du No 1).

No. 10. - 4 mesures.

TRIO

Introduction (plan du No 1).

No. 11. - 8 mesures.

Faire exactement le No 6.

No. 12. - 8 mesures.

Le cavalier et sa dame se croisent les mains ; les cavaliers font trois pas glissés en arrière, et les dames trois pas glissés en avant ; le cavalier retourne en avant et la dame en arrière (2 mesures). Ceci se fait une deuxième fois (2 mesures), pirouette (2 mesures), salut et révérence à droite (2 mesures) (fig. No 8 et plan No 6).

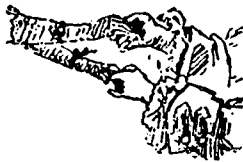


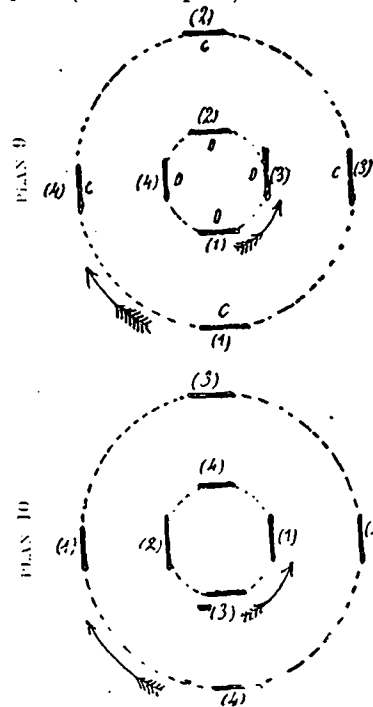
FIGURE 8

No. 13. - 16 mesures.

Chaque cavalier et chaque dame fait un pas ployé à gauche (pas ployé expliqué dans le No 5) ; salut et révérence à gauche en tournant (4 bis) (16 mesures).

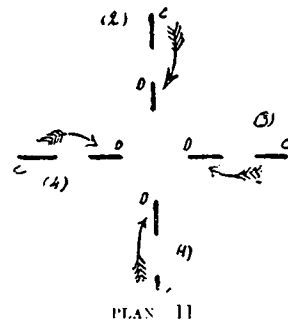
Exemple (les couples ayant fait un pas ployé,

salut et révérence) : le cavalier 1 et la dame 2 vont occuper la place primitive du No 4. Ceci se répète jusqu'à ce que chaque couple se retrouve à sa place (9e et 10e plan.)



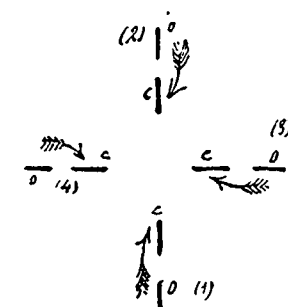
No. 14. - 8 mesures.

Chaque cavalier avec sa main droite prend la main droite de sa dame et tourne à droite et sur place, comme il est indiqué dans les plans ci-dessous.



PLAN 11

Les couples font deux tours entiers (8 mesures) (11e et 12e plan).



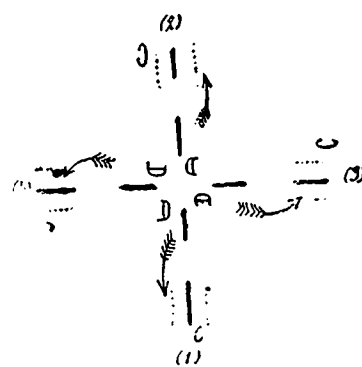
PLAN 12

No. 15. - 8 mesures.

Faire exactement les huit premières mesures du No 9 (fig. 6 et 7).

No. 16. - 16 mesures.

Les cavaliers avec la main droite prennent la main gauche de leurs dames, et tournent à gauche sur place jusqu'à ce qu'ils se retrouvent à leur place primitive (4 mesures) ; salut et révérence à droite (2 mesures), salut et révérence à gauche (2 mesures), pirouette (2 mesures), salut et révérence à droite (2 mesures), salut et révérence à gauche (2 mesures), pirouette, salut et révérence (2 mesures) (plan 13 et 1er plan du No 1).



PLAN 13



I
—Bon ! J'ai perdu mon lorgnon !



II
—J'aurais juré l'avoir mis sous ce journal.



III
—Comment ! Pas même dans le tiroir ?



IV
—C'est qu'il sera tombé par la fente.



V
—J'ai cru, ah oui, entendre tomber quelque chose dans le panier.



VI
—Ah ! petite journée de cheval fendu, une coquerelle par dessus le marché !



VII
—Tiens, en effet, je l'ai dans le cou depuis huit jours.



VIII
—Moi, d'abord, je n'ai jamais rien perdu.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

I

(Des journaux parisiens)

Un ivrogne à un gardien de la paix qui veut le conduire au poste.

—Allons, voyons, sergot, vous êtes donc plus royaliste que le roi ?

—Le roi... Quel roi ?

—Eh pardi, le roi Dagobert, puisque vous, vous prenez ma culotte à l'envers.

**

Pendant l'interrogatoire d'un repris de justice, le président de la Cour d'assises se laisse aller à un mouvement d'éloquence.

—Malheureux ! dit-il à l'accusé, au lieu de continuer à gagner votre vie à la sueur de votre front...

L'accusé, haussant les épaules.—Eh bien ! si vous croyez que ça ne mouille pas la flanelle, d'assommer un individu !

**

Au restaurant :

—Dites-moi, Baptiste, c'est bien du canard sauvage que je mange là ?

—Oh ! oui, monsieur, tellement sauvage qu'il a fallu lui donner la chasse dans la basse-cour avant de l'attraper.

**

En province, chez un homme de loi :

—Ma brave femme, que voulez-vous que j'y fasse ? C'est la loi. Vous ne pouvez pas hériter de tout ce que votre défunt mari a acquis de son vivant.

—Not' notaire m'avions cependant ben dit que j'étais mariée sous l' régime total !...

**

Au Conseil de revision, un jeune homme se présente donnant des marques visibles d'imbécillité.

—Quelqu'un, demande le préfet qui préside, peut-il affirmer que l'état de ce garçon est sincère ?

—Moi, répond un assistant, en ma qualité d'ancien instituteur, je certifie qu'il est idiot ; c'est un de mes élèves.

**

Au grand prix, une nourrice tenait dans ses bras un superbe bébé.

—C'est ennuyeux, on ne voit pas la course, dit un monsieur grincheux... Ce n'est pas ici la place des enfants... Eh ! nourrice, menez donc votre petit voir Polichinelle.

La nourrice sans se troubler :

—Tiens, bébé, regarde donc le monsieur.

**

Le peintre C... fait les honneurs de son atelier à un brave pépiniériste, son voisin de campagne.

—Comment trouvez-vous cet *Adam et Eve au paradis terrestre* ?

—Très joli, mais...

—Quoi ?

—Vous avez mis dans la main d'Eve une variété de pommes qui n'est connue que depuis une vingtaine d'années, pas plus.

**

Le 15 août.

Un père passe avec son fils devant l'Hôtel des Invalides. Deux pensionnaires, installés dans leurs fauteuils roulants, dorment au soleil, la pipe à la bouche.

—Regarde, mon fils, ces deux vieux débris revenus du feu.

—Oui, ils fument encore.

**

Un chasseur achève de déjeuner dans une auberge d'aspect honnête et primitif.

—Dites donc, madame, c'est de la bonne petite chicorée, votre café !

—Quoi que vous voudriez qu'ça serait ?

**

Sur l'asphalte.

—Est-ce que ce n'est pas M. X... que nous venons de croiser ?

—Lui-même.

—Il vient de perdre sa femme ; comment se fait-il donc qu'il ne soit qu'en demi-deuil ?

—Le deuil de sa moitié...

**

Un de nos grands ministres (ils vont tous se reconnaître) s'étant mis fort en colère, criait, l'autre jour, à son domestique :

—C'est intolérable ! Êtes-vous fou ou le suis-je ?

—Oh ! dit l'homme humblement, Votre Excellence ne garderait pas un domestique qui serait fou.

**

Dans une commune très voisine du Havre, un examinateur fin-de-siècle aurait posé à une jeune candidate au certificat d'études, cette question :

—Que signifie le mot *zut* ?

L'élève aurait répondu :

—Vous m'embêtez !

C'était d'ailleurs la meilleure traduction à faire du mot *zut* !

**

Au Casino d'une ville d'eaux, on joue la *Muetto* et le ténor, en chantant dans une magnifique élan la belle phrase d'Auber, prononce :

Amour sucré de la patrie !

—C'est superbe ! dit un spectateur au directeur après la représentation, mais pourquoi votre ténor dit-il : *Amour sucré* ?

L'impressario s'approche de l'oreille du dilettante et, tout bas, d'un ton confidentiel :

—Nous avons beaucoup de diabétiques dans la salle.

**

Chez le pharmacien.

—Je voudrais bien une tisane pour mon estomac... J'ai quelque chose là, qui monte, qui descend, puis qui remonte... et tout le temps comme ça.

Le pharmacien réfléchit quelques instants, puis gravement :

—Vous n'auriez pas avalé un ascenseur, par hasard ?

**

Plusieurs dames expriment le regret de ne pas être hommes.

—Moi, dit Mme X..., je voudrais être femme jusqu'à quarante ans, et homme depuis quarante jusqu'à soixante.

—Et après ? demande une ingénue.

**

Très furieux contre les omnibus, M. de Calino.

—Pour moi, j'y renonce, s'écrie-t-il, et vous verrez que bientôt les omnibus n'auront plus per-

—Pourquoi cela ?

—Parce qu'il n'y a jamais de place.

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

Tout le monde pénétra dans une grande salle carrée.

C'était la chambre du capitaine des pirates.

Quand la troupe eut pénétré, John Huggs commanda de nouveau :

— Fermez !

Avec une habileté et une sûreté de mouvements qui décelaient une grande habitude, les pirates se mirent en devoir de replacer la porte de pierre dans sa première position.

Ils étaient outillés pour cela.

Des cries et des leviers garnis de fer se trouvaient dans la grotte où toute la troupe venait de pénétrer.

A l'aide des cries, la roche fut soulevée, et, au moyen de leviers, on la maintint et on la fixa contre l'ouverture.

John Huggs était chez lui.

Les brigands du pirate étaient dans leur repaire. Certes la retraite était sûre et admirablement choisie.

Les pirates pouvaient défier une attaque subite et imprévue.

Ils disposaient d'une caverne à double issue, dont une, habilement dissimulée ne devait jamais être gardée.

Puis, sans qu'aucun ordre leur eût été donné, ils disparurent un à un par une autre ouverture pratiquée dans les parois de la chambre du capitaine, et qui se trouvait masquée par une tapisserie.

Dès que le dernier pirate se fut éloigné, John Huggs saïssissant un petit sifflet d'ébène attaché à sa blouse de chasse par une chaîne d'argent, en tira des sons à deux reprises différentes.

Presque aussitôt, deux femmes parurent.

— Pamela et toi la Rousse, dit le capitaine, je vous confie ces belles filles.

— Elles sont mes prisonnières.

— Mais traitez-les comme des princesses.

— Des soins, des attentions, sinon vos reins feront connaissance avec la boucle de mon ceinturon.

Sur cette menace, Huggs adressa de la main un adieu amical à ses prisonnières et disparut.

Il fit quelques pas dans un étroit couloir que masquait la tapisserie, passa dans l'encadrement d'une porte barrée de fer et se trouva dans une immense salle au milieu de la foule des pirates.

Il était immense, grandiose, extraordinaire, l'endroit où se trouvaient réunis plus de deux cents bandits.

Toutes les nationalités étaient représentées dans la troupe de John Huggs : l'aspect du repaire des brigands le démontrait clairement.

Un brillant et splendide éclairage créait un jour factice dans la vaste salle.

Vingt lustres aux pendeloques de cristal pendaient de la voûte, attachées à de longues cordes de soie.

De nombreuses lampes alimentées avec du pétrole projetaient jusque dans les recoins les plus retirés les flots abondants d'une éblouissante lumière.

L'immense salle présentait le plus étrange aspect.

Divisée en un grand nombre de compartiments, elle se pouvait comparer à une exposition de tous les genres de cabarets comme dans le monde entier.

Les différents établissements, séparés les uns des autres par des allées bordées de grilles dorées ou de panneaux de bois rehaussés de peinture, avaient un cachet d'élégance et de propreté très-attractif.

Ils offraient un composé de luxe et de confort admirablement entendu.

Et, chose étrange ! ces nombreux établissements étaient admirablement approvisionnés.

Il y avait même un café, parfaitement agencé, qui occupait la plus large place dans le vaste palais des pirates.

Ces cafés parfaitement tenus par deux individus associés.

Ces limonadiers de la savane portent deux noms ou mieux deux sobriquets étonnants.

On les appelle *Grand-Seize* et *Petit Dix-Huit*.

Grand Seize et Petit Dix-huit possédaient chacun une femme qui les aidait de plusieurs façons dans l'exploitation de leur café.

Elles remplissaient on ne peut mieux leur rôle de *dames de comptoir*.

John Huggs avait laissé ses prisonnières aux mains de Pamela et de la Rousse, les femmes de Grand Seize et de Petit Dix-Huit.

Il avait fermé la solide porte ferrée qui séparait sa chambre de la grande salle commune, et il se présenta devant sa troupe au grand complet.

Puis, montant sur un billard, il fit un geste qui commandait le silence.

— Messieurs et gentlemen, dit le capitaine, les communications que j'ai à vous faire sont de la dernière importance.

— Je suis arrivé à m'emparer de deux femmes dont la possession représente un énorme capital.

— Pour racheter la liberté de sa fille, le colonel d'Éragny, l'assistant de ce comte de Lincourt que vous connaissez tous, paiera la somme qu'il nous plaira de fixer.

— Et le géant Tomaho, pour avoir sa femme, se suignera aux quatre veines.

— Mais je ne m'arrête pas à l'idée de rançon dont la valeur ne me satisfait pas complètement.

— Vous savez tous à quelle conquête marchent de Lincourt et sa troupe.

— Oui, oui ! répondirent les pirates.

— *Le secret du Trappeur !*

— Voici l'idée qui m'est venue.

— Je vais aller trouver le père de ma prisonnière et lui ferai cette proposition :

— Si vous voulez revoir votre enfant, partageons le *secret du Trappeur*.

— Consentez à ce que ma troupe se joigne à la vôtre et entre dans les bénéfices à réaliser.

Le projet de John Huggs souleva un tonnerre d'applaudissements.

Chacun savait que la connaissance du fameux secret c'était la fortune pour tous, une fortune immense, incalculable, inappréciable.

— Bravo ! bravo ! criaient-ils de toutes parts.

— Vive le capitaine !

— A nous le secret !

— Vous avez raison, messieurs, reprit John Huggs.

— A nous le secret !

Et sans perdre une minute, le capitaine se mit à organiser son départ pour retrouver le comte d'Éragny.

Il donna l'ordre à vingt hommes de se préparer à le suivre.

Chez John Huggs, l'acte suivait de près la décision.

Il prit à peine le temps donner quelques ordres, de faire une visite à ses prisonnières et de les recommander une dernière fois aux deux femmes, Pamela et la Rousse, qui devaient les servir et prendre soin d'elles.

Puis il partit à la tête de ses cavaliers très-bien montés.

Ces hommes représentaient l'élite de la troupe.

John Huggs pouvait compter sur leur courage et leur dévouement.

Dès que leur chef eut quitté la grotte, les pirates, selon leur invariable habitude en temps d'inaction, se remirent à boire, à jouer.

John Huggs, à la tête de ses vingt cavaliers, avait regagné la rive du Colorado.

Il s'engageait dans la montagne, au-dessus même des grottes et souterrains qu'il avait traversés avec ses prisonniers.

C'était suivre un chemin dangereux, et risquer de trouver la mort dans l'un des nombreux précipices de la montagne.

Mais c'était aussi la route la plus courte pour rejoindre la caravane du comte de Lincourt.

D'ailleurs le chef des pirates et ses hommes connaissaient depuis longtemps un terrain qui souvent avait été pour eux un lieu de refuge et un moyen de fuite.

De son côté, le colonel d'Éragny et sa petite troupe s'étaient bravement engagés dans la montagne, cherchant à contourner les points élevés pour se rapprocher de la Tour du Sorcier et en explorer les environs.

Les pirates et les squatters suivaient le même chemin.

Les uns partant de l'ouest, les autres de l'est, ils devaient fatalement se rencontrer.

Les deux troupes avaient déjà fourni trois grands jours de marche, sans toutefois avoir parcouru de longues distances.

Elles avançaient difficilement au milieu des rochers, et mille précautions prudentes devaient être prises.

Tête-de-Bison, en sa qualité de trappeur-émérite, s'était constitué l'avant-garde de la troupe de M. d'Éragny.

Seul, il éclairait la marche avec une habileté et une sûreté de vues extrêmes.

Toujours de trois heures en avance, on pouvait le suivre avec la plus entière confiance.

Il observait pour tous.

On n'avait à voir que par lui.

Sa propre piste indiquait le chemin à suivre.

Sur son ordre, le colonel d'Éragny avait fait prendre au détachement la file indienne.

Chaque homme plaçait ses pieds dans les pas de Grandmoreau, évitant ainsi de laisser deviner à ceux qui pouvaient suivre ou épier le nombre de personnes composant la troupe.

Pour plus de précaution, et afin d'éviter toutes recherches à ses compagnons, Grandmoreau, quand il devait faire des contremarches, plaçait des *brisées* à l'endroit de ses bifurcations.

Ces brisées ou branchettes cassées devenaient autant de flèches indicatrices marquant exactement la direction qu'il avait prise.

Le plus mauvais veneur, au moyen de ces brisées, ne pouvait se tromper sur la route à suivre.

Guidé enfin par un esprit d'excessive prudence, Bouléreau, qui marchait le dernier, appliquait le moyen d'effacer toute trace de passage qu'ont inventé les trappeurs.

Il avait confectionné avec des têtes de chardons une sorte de buisson en forme de râteau qu'il traînait derrière lui.

Toutes les empreintes se trouvaient ainsi balayées, et l'œil exercé d'un Peau-Rouge se serait fixé sur la traînée produite par les chardons sans soupçonner un instant que cette traînée dissimulait la piste de dix Visages-Pâles.

Encore eût-il fallu que l'Indien passât immédiatement après la troupe. Le moindre coup de vent égalisait le terrain.

Cependant au troisième jour de marche allait succéder la nuit, et aucune découverte n'était venue apparter le moindre espoir aux intrépides voyageurs.

On était arrivé à une sorte de défilé creusé dans la montagne.

Le lit d'un torrent desséché, occupait le fond de l'étroite vallée.

Les pas de Tête-de-Bison se pouvaient distinguer facilement.

La petite troupe descendit la pente rapide avec les précautions ordinaires.

Au fond du défilé, dans le lit même du torrent, on trouva deux petites branches fraîchement cassées et posées en croix.

C'était une dépêche de Grandmoreau, et cela signifiait :

— Nous camperons là cette nuit.

— Attendez-moi.

Selon l'intention du trappeur, M. d'Éragny ordonna de faire halte et de tout disposer pour le repas du soir.

Par mesure de précaution, deux sentinelles furent posées sur deux points d'où l'on découvrait le terrain à bonne distance.

Puis les préparatifs du souper commencèrent.

Du bois très-sec fut recueilli et allumé entre deux énormes rochers, dans une cavité que disimulait le feuillage épais de deux touffes de chêne-yeuse.

Ce feu ne produisait aucune fumée, et il était impossible d'en distinguer la clarté à vingt pas.

Les squatters, dans le courant de la journée, avaient trouvé le moyen de tuer plusieurs bartavelles et un superbe bouquetin.

Les perdrix furent plumées en quelques minutes, et le bouquetin écorché avec une dextérité qui accusait une longue pratique et une grande habitude.

Bientôt les rôtis, pendus à des ficelles fixées à trois pieux réunis par le sommet, tournoyaient au-dessus d'un rouge lit de braise.

Une demi-heure se passa.

Les squatters attendaient patiemment que le souper fût cuit à point.

Ils s'occupaient à casser du biscuit et à nettoyer des pierres plates qui devaient leur servir d'assiettes.

Tout à coup le *qui vive* d'une sentinelle fit relever toutes les têtes.

Les carabines restèrent muettes.

— C'est grandmoreau, dit le colonel.

— Puisse-t-il enfin avoir découvert quelque indice !

C'était en effet le Trappeur qui rentrait au bivac pour y passer la nuit.

Il échangea une poignée de main avec M. d'Éragny et avec Bouléreau, fit un bonsoir amical aux squatters, et sombre, pensif, préoccupé, il alla s'asseoir en silence auprès du feu.

Pendant un long quart d'heure, il ne desserra les dents que pour faire honneur au souper.

On ne savait que penser de ce mutisme.

Enfin, ayant avalé sa dernière bouchée, ayant donné un dernier baiser à sa gourde, Tête-de-Bison ferma la large lame de son couteau, bourra sa pipe, l'alluma et se décida à parler.

— Il y a du nouveau ! dit-il sans plus de précautions oratoires.

A ce début, qui promettait, toutes les oreilles se dressèrent, tous les yeux se fixèrent sur le visage calme du Trappeur.

M. d'Éragny ne put réprimer une exclamation interrogative.

Et Bouléreau laissa échapper un : Ah ! ah ! qui décelait un vif mouvement de curiosité.

Grandmoreau ne parut pas s'apercevoir de l'inquiétude qu'il avait fait naître avec intention peut-être.

Il tira méthodiquement quatre ou cinq bouffées de fumée de son énorme pipe de terre rouge, ancien calumet trophée pris à un Huron, et il conclut gravement :

— J'ai découvert le campement de John Huggs, le chef des pirates.

— Bon ! fit Bouléreau avec une parfaite insouciance.

— On les évitera, ces pirates, s'ils sont trop, ou nous nettoierons la prairie de ces vermine, si la chose est possible.

— Combien sont-ils ?

— Vingt, répondit Grandmoreau.

— Mais là n'est pas la question, et il ne s'agit pas d'une rencontre ordinaire avec ces brigands de la savane.

— J'ai pu, en rampant comme une couleuvre, m'approcher du lieu où ils bivaquaient.

— Et j'ai surpris une conversation qui va simplifier nos recherches.

— Que voulez-vous dire ? questionna le colonel avec vivacité.

— Laissez-moi vous raconter les choses comme elles se sont passées.

— Le moment d'agir est venu, et il ne faut rien précipiter.

— Je dirai donc qu'après avoir fait le repêtil pendant plus de dix minutes, je suis arrivé à surprendre le capitaine des pirates en conversation intime avec vingt hommes de sa bande.

— Ces imbéciles causaient à haute voix ; j'ai donc entendu tout ce qu'ils disaient.

— Vous saurez d'abord que mademoiselle d'Éragny et la femme de Tomaho sont prisonnières de ce brigand de John Huggs.

— Il faut les délivrer ! s'écria le colonel avec une impétuosité bien naturelle.

— Du calme ! fit Grandmoreau avec son inaltérable sang-froid.

— Nous allons étudier l'affaire.

— D'abord les prisonnières ne se trouvent pas en ce moment entre les mains de leurs ravisseurs, qui, sans aucun doute, les ont laissées sous bonne garde dans quelque repaire connu d'eux seuls.

— Est-il donc impossible de découvrir la prison de ma fille ? demanda le colonel.

— Impossible, peut-être que non, répondit le Trappeur.

— Mais facile, je ne crois pas.

— Si nous évitions les pirates ? proposa M. d'Éragny.

— En prenant leur *contre-pied*, nous arriverons sûrement à leur point de départ.

— De pareilles entreprises réussissent une fois sur cent, répondit Grandmoreau, et nous ne devons rien laisser au hasard.

— Il nous faut agir avec la certitude absolue de toucher le but à atteindre.

— Or, quel est notre but.

— Délivrer ma fille ! s'écria le colonel.

— D'accord ! fit Tête-de-Bison.

— Mais par quel moyen ?

— Voilà la difficulté.

— Eh bien ! moi, je vous proposerai de tourner l'obstacle au lieu de l'attaquer en face.

— John Huggs a plus de deux cents pirates à sa disposition.

— Nous ne pouvons, à dix que nous sommes, penser à engager le combat avec une troupe aussi nombreuse.

— Mais vous parliez de vingt hommes, interrompit le colonel.

— Qui accompagnent leur chef, je les ai vus, répliqua Grandmoreau.

— Conception et mademoiselle Blanche sont évidemment restées sous la garde du plus grand nombre, et nous agirions comme des fous en attaquant le gros de la troupe des pirates, si toutefois nous parvenions à rejoindre ces brigands.

— Nous n'avons qu'une seule chance à courir, qu'un succès à espérer.

— Il nous faudrait ruser avec John Huggs et le prendre vivant.

— Alors seulement nous pourrions le contraindre à nous restituer les prisonnières.

En prononçant ces derniers mots, Grandmoreau jeta un regard interrogatif sur le colonel et Bouléreau.

— Etes-vous de mon avis ? semblait-il demander.

Le chef des squatters avait écouté en silence les observations du trappeur.

Tout à coup il releva la tête.

Un fin sourire éclairait sa bonne figure réjouie.

Sans retirer de sa bouche son éternelle pipe, il lança habilement un jet de salive sur un charbon qu'il visait et prit la parole.

— Mon vieux Trappeur, dit-il, votre idée a du bon.

— Je crois comme vous qu'il faut pincer ce loup de prairie que l'on appelle John Huggs.

— Avez-vous un moyen de lui mettre la main dessus ?

— Pas encore répondit Tête-de-Bison.

— Je cherche.

— Pas la peine ! fit Bouléreau.

— Moi, j'ai trouvé sans chercher.

— Ne disiez-vous pas que le pirate et sa troupe cherchent à traverser la montagne, et que, sans sans douter, ils marchent à notre rencontre ?

— Ils campent à trois heures de marche, répondit Grandmoreau.

— Bonne affaire ! s'écria Bouléreau en aspirant coup sur coup cinq ou six bouffées de fumée.

— Si vous voulez me laissez faire, je vais leur jouer un tour, à ces pirates... oh ! mais un tour.

— Je ne vous dis que ça.

— Laissez-moi faire. D'abord, levons le camp et partons, tout de suite.

— Où allons-nous ? demanda le trappeur.

— Nous retournons à ce défilé.

— Allons, conclut Tête-de-Bison.

Les trois hommes se levèrent.

Dix minutes après, la petite troupe était prête à partir.

Toute trace de passage et de campement fut soigneusement effacée ; Grandmoreau prit les devants, les autres suivirent.

Bouléreau venait le dernier, effaçait les pistes au moyen du râteau de charlons qu'il traînait derrière lui.....

John Huggs en était à son quatrième jour de marche.

Il n'avancait que difficilement dans les chemins, ou plutôt dans les sentiers étroits et dangereux qui serpentaient dans la montagne.

Il fallait rechercher des voies praticables pour les chevaux et faire souvent de longs détours.

Les pirates marchent depuis le lever du soleil.

Ils avaient traversé depuis longtemps le lit du torrent desséché où les squatters s'étaient arrêtés la veille au soir.

Ils se trouvaient maintenant engagés dans une gorge qui allait en se rétrécissant, et qui s'ouvrait entre deux hautes murailles de rochers à pic et inaccessibles.

Bientôt le défilé se resserra extrêmement.

Il y avait à peine passage pour un cavalier.

Les pirates prirent la file.

Le capitaine marchait en tête, l'œil et l'oreille au guet, n'avancant qu'avec une prudente lenteur.

Tout à coup il sentit son cheval frissonner entre ses jambes, et il le vit pointer les oreilles en avant.

John Huggs arrêta sa monture.

Un danger surgissait-il ?
Probablement, car des pirates ne pouvaient rencontrer que des ennemis.

En voyant l'attitude de leur chef, les bandits préparèrent leurs armes.

Précaution inutile.

Soudain une détonation sourde ébranla le sol.

Une immense roche se détacha de l'une des parois du canon, roula avec un bruit de tonnerre le long de la pente rapide et vint se souder entre les deux murailles de pierre comme un coin dans une bûche à demi fendue.

Le passage était impossible.

L'énorme rocher qui fermait le canon avait plus de vingt pieds de haut.

Le premier mouvement de John Huggs et de ses hommes fut de chercher l'ennemi.

Mais rien ne parut.

Pas une voix ne se fit entendre.

C'était à n'y rien comprendre.

Il n'y avait pourtant pas à s'y tromper.

L'explosion qui venait d'éclater était bien celle d'une mine.

Mais à quel genre d'ennemis avait-il affaire ?

John Huggs était plus intrigué qu'effrayé.

Il perdit une minute à réfléchir.

Temps précieux qui ne devait pas se racheter.

—Il cria enfin :

—Alerte !

—Demi-tour, et vivement !

—A tout prix, sortons de l'impasse."

Une seconde explosion répondit au commandement du capitaine.

Un second rocher roulait de la montagne et bouchait le canon à son autre extrémité.

—Mille tonnerres ! jura John Huggs.

—Nous sommes en cage comme des serins.

—Quelles sont donc les canailles qui m'ont tendu ce piège à coyotes ?

—Montrez-vous donc, tas de lâches ?

—A cet appel, une tête surgit audessus d'une roche.

John Huggs reconnut le mâle et énergique visage de Tête-de-Bison. Et il épaula vivement sa carabine. Mais il ne trouva rien en face de son point de mire.

Grandmreau avait disparu subitement.

Une voix s'éleva de derrière le rocher.

—Ne faites donc pas les malins ! disait cette voix, qui ressemblait beaucoup à celle de Bouléreau. Vous êtes pincés et bien pincés. On vous permet de passer au travers des barreaux de la souricière. Ils sont solides. Mais n'essayez pas d'escalader : une entorse est si vite attrapée, et une balle aussi !

John Huggs ne répondit pas aux plaisanteries de ses vainqueurs.

Il fit descendre de cheval tous ses hommes et relégua les animaux à chaque bout de la gorge.

Les pirates se réunirent au centre et tinrent conseil.

John Huggs prit la parole :

—Il n'y a pas à nous faire d'illusions, dit-il.

—Nous sommes pris et bien pris.

—J'ai parfaitement reconnu Tête-de-Bison tout à l'heure, et la voix que nous venons d'entendre est, si je ne me trompe, celle d'un certain Bouléreau, le chef de squatters de la caravane Lincourt.

—Je ne sais pas comment on a pu me supposer l'auteur de l'enlèvement de la fille du colonel d'Éragny ; mais que ce soit pour cette cause ou pour une autre, on s'est mis à notre recherche, et nous sommes prisonniers d'un détachement de la caravane.

—Il s'agit maintenant de nous tirer d'affaire.

—Un de vous a-t-il une idée ?

—Moi, je m'avoue muselé.

—Tentons l'escalade, proposa un pirate.

—La nuit, nous avons des chances de passer.

—Et, crever pour crever, j'aime mieux me battre.

—Ils ne sont peut-être pas nombreux.

—Le combat est impossible, dit John Huggs.

—Nous ne pouvons escalader que difficilement, d'abord, et ensuite sortir un à un du défilé.

—Dix gamins bien embusqués nous barreaient le passage.

—Vous n'avez pas d'autres moyens à proposer ?

—Pas une voix ne répondit à l'interrogatoire du capitaine.

Les bandits étaient mornes et silencieux. Un sombre désespoir se lisait sur leurs visages hâlés par l'air vif de la savane.

Ils se sentaient perdus.

Ils étaient entre les mains de Tête-de-Bison.

Ils devaient s'attendre à mourir.

Jamais un trappeur ne fait grâce de la vie à un pirate, ils le savaient.

Et Grandmreau n'en était pas à sa première exécution.

Il était redouté comme on redoute un implacable justicier, à la fois juge et bourreau.

John Huggs seul conservait toute sa sérénité, tout son flegme, tout son calme.

—Il s'agit avant tout, dit-il, de sauver notre peau.

—Pris au trébuchet comme nous voilà, vous reconnaissez que la résistance est impossible.

—La fuite, il n'y faut pas penser une minute.

—Nous n'avons donc plus qu'une ressource, celle de nous rendre."

Mais les pirates eurent beau faire offre sur offre, un silence de mort ne cessa de régner du côté des assiégeants.

Pendant trois jours et deux nuits, les pirates restèrent bloqués.

Ils se sentaient observés et voyaient clairement que toute tentative d'évasion était devenue impossible.

Les prévisions de Bouléreau s'étaient d'ailleurs réalisées ; les pirates subissaient le terrible tourment de la soif.

Depuis trente-six heures, ils n'avaient pas absorbé une seule goutte d'eau.

Toute énergie avait abandonné les bandits ; la soif les étreignait et leur enlevait jusqu'à la faculté de penser.

Etendus pêle-mêle au fond du défilé, les malheureux, la poitrine en feu, la gorge sèche, n'avaient même plus la force de se plaindre.

La souffrance leur arrachait des gémissements qui n'avaient plus rien d'humain.

C'était des sifflements étranges, des susurrements bizarres comme ceux que l'on obtient en soufflant sur la lame d'un couteau.

John Huggs, seul, conservait quelque volonté et un reste de force physique.

Il souffrait horriblement, mais son indomptable énergie avait jusqu'alors eu raison de la douleur.

Les agissements de Grandmreau l'avaient d'abord surpris et inquiété.

Ils l'effrayaient maintenant.

Il ne pouvait s'expliquer l'étrange procédé du Trappeur.

Pourquoi ce temps perdu dans un blocus inutile ?

Pourquoi refuser une capitulation ?

Le doute, la perplexité, l'inconnu agissaient peut-être plus fortement que la crainte de mourir sur l'intelligence du chef des pirates.

D'autre part, il avait quitté le gros de sa

bande depuis six jours, après avoir annoncé une absence de cinq jours seulement.

Qu'allaient devenir ses prisonnières aux mains de ceux dont il connaissait les instincts et la brutalité ?

Quelle dépréciation allait subir le précieux capital sur lequel il bâsait ses vastes espérances, et de l'existence duquel dépendait peut-être sa vie ?

Les appréhensions du pirate prenaient une terrible intensité.

Il voyait tout ses calculs déjoués, ses projets anéantis, ses combinaisons annulées.

Enfin, vingt de ses meilleurs compagnons allaient mourir misérablement, tués par la soif.

Et lui-même se sentait succomber sous le poids de la plus horrible torture.

Par moments, le vide se faisait dans son cerveau.

Il ne pensait plus ; devant ses yeux passaient les lueurs rougeâtres d'un brouillard sanglant.

Le soleil rayonnait dans un ciel sans nuage, et pourtant il lui arrivait de sentir comme des gouttes de pluie lui inonder le visage.

C'était un commencement de vertige et d'hallucination.

Il était temps de prendre une suprême résolution.

Il fallait encore une fois tenter d'entrer en négociation avec l'ennemi.

John Huggs fit appel à tout son courage.

Il parvint à se hisser, de fissure en fissure, de pierre en pierre, à la hauteur du rocher fermant l'un des côtés du défilé.

De ce point, il fut aperçu de Bouléreau et de M. d'Éragny qui gardaient cette extrémité du canon.

Il reconnut lui-même le colonel et le chef des squatters.

Aussitôt il tira de la poche de sa blouse de laine un carnet dont il déchira une page.

Il agita la feuille blanche comme pour fixer l'attention de ses gardiens.

Puis, ayant tracé quelques mots au crayon sur le papier, il enveloppa une pierre et mit le tout dans un coin de son mouchoir qu'il lança dans la direction de M. d'Éragny.

Épuisé par ce suprême effort, John Huggs ne put se maintenir plus longtemps sur la pente où il se trouvait accroché.

Il dut se laisser glisser le long du rocher qu'il avait si péniblement escaladé.

Il roula jusqu'à terre, où il demeura immobile et comme mort.

Cependant le colonel et Bouléreau avaient suivi avec intérêt tous les gestes du pirate.

Il n'était pas à une assez grande distance pour ne point comprendre son intention.

Quand ils virent la pierre tomber, ils dépêchèrent un homme qui alla la ramasser, non sans prendre la précaution de se dissimuler le plus possible, et pendant que ses camarades surveillaient attentivement le défilé.

Précautions inutiles.

Le squatter revint sans encombre.

—Décidément ces vermines sont crevées de soif, murmura Bouléreau.

—La victoire est complète."

Cependant M. d'Éragny développait la missive de John Huggs.

Il la lut.

Et soudain une violette émotion s'empara de lui.

De ses lèvres, agitées d'un tremblement convulsif, s'échappèrent des sons inarticulés.

Il tendit le papier à Bouléreau et se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur un quartier de roche.

(À suivre.)

POUR LES VERS

CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

La Bibliothèque à 5 Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année à ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50, Et cent de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE

MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

"JOURNAL DE LA JEUNESSE"

Sommaire de la 326^e livraison 69 Aout 1890.

TEXTE: La fille des Bohémiens, par Mme J. Colomb. Un serpent chef de district. Mes voisins, par Henri Fayel. La Sama, par Louis Sevin. En esclavage, par Mme de Nanteuil. Le chien de la Douanière, par Léon d'Avezan.

Chaque Numéro, 40 Cent.

ILLUSTRATIONS DE MYRBACH, E. ZIER ET RIOU

ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

BUREAU A LA

LIBRAIRIE HACHETTE & CIE,

79, boulevard Saint-Germain, Paris.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 29 Septembre. Après-midi et soirée.

Une Excellente Compagnie de Variétés

20 - ETOILES - 20

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE

THE PAYMASTER

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois d' Août

18,004 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

LA VIOLETTE & NELSON, PHARMACIEN.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,

TORPEUR DU FOIE,

MAUX DE TÊTE,

INDIGESTIONS,

ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

"L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux"

FONDÉ EN 1861.

Correspondance littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses,

Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux

Lucien Faucon, Directeur.

13 RUE CUJAS, 13

NEW-YORK

F. W. CHRISTERN, 254, Fifth Avenue.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,

PAMPHLETS, AFFICHES,

CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,

PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,

PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,

ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES

ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.

Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impression peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.